





# Claude Nicolas Ledoux et la Terreur

DU MÊME AUTEUR SUR CLAUDE NICOLAS LEDOUX

*La Vision d'un futur: C.-N. Ledoux et ses théâtres*, Ed. P.U.L. 1983, 198 pp., ill.

*Légende pour un temps futur*, roman situé à la Saline d'Arc-et-Senans de C.-N. Ledoux, Ed. Comp'act, 1998, 220 pp.

*Claude Nicolas Ledoux: les trois temples*, essai sur des projets majeurs de construction de cet architecte, Ed. La Taillanderie, 2005, 254 pp., ill.

*Claude Nicolas Ledoux, l'œuvre et la vie*, Ed. La Taillanderie, 2005, 64 pp., ill.

*Le deuxième regard*, catalogue de l'exposition pour le bicentenaire de C.-N. Ledoux, 2006, 80 pp., reproductions couleur des œuvres; édité avec le concours du Conseil général du Doubs, de l'Institut Claude Nicolas Ledoux, de la Direction régionale des affaires culturelles de Franche-Comté, de l'association Espace 7, de la ville de Besançon.

*Lumières et pensées de Claude Nicolas Ledoux*, Ed. La Taillanderie, 2007, 95 pp., ill.

*Claude Nicolas Ledoux, créations et projets*, catalogue du Musée des maquettes de la Saline royale d'Arc-et-Senans, Ed. La Taillanderie, 2007, 64 pp., ill.

*Ledoux, un rêve dans la nuit*, pièce en 3 actes, Ed. du Sekoya, 2008, 72 pp. Création radiophonique, RCF Besançon, 2010.

Jacques Rittaud-Hutinet

# Claude Nicolas Ledoux et la Terreur

Roman

Cet ouvrage a été publié  
avec le concours du Centre régional du Livre de Franche-Comté  
et de la Région Franche-Comté



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2013

Couverture: Bruno Medjaldi, «Portrait de Claude Nicolas Ledoux»,  
gouache sur papier, 30 x 21 (œuvre réalisée pour l'exposition du bicentenaire  
de l'architecte, 2006), coll. part.

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-673-6

# Chapitre 1

La serrure de la porte d'entrée grinça, annonçant un nouveau venu. La porte s'ouvrit sur un homme plutôt grand, le visage étonnamment souriant et la démarche assurée malgré le geôlier qui, derrière lui, par à-coups, le poussait à descendre plus vite l'escalier aux marches humides. Hautain, il semblait ignorer l'existence de ce gardien qui, le dos voûté et le visage marqué de petite vérole, le suivait comme une ombre.

Arrivés dans la salle commune, ils s'arrêtèrent tous deux près d'une table minuscule. A côté, une paillasse.

Un instant interrompus par cette arrivée, nous reprîmes nos conversations et nos jeux. Tous, hommes et femmes, cachions notre angoisse derrière le masque d'un bavardage caquetant et énervé, ressuscitant dans la soie souillée de nos habits les révérences, les grâces et l'affectation d'une cour dont les ors se pressaient encore dans les méandres de notre mémoire. Les matins étaient sanglants et futiles. On conjurait un peu la mort en préservant au mieux « l'esprit de Versailles », ses rumeurs, ses pamphlets, ses vraies ou fausses confidences.

Au petit matin, l'assemblée se vidait de quelques condamnés puis se remplissait de nouveaux coupables. Certains étaient pris, au hasard, d'autres attendaient pendant des mois, chaque jour, l'appel de leur nom, sur un registre crasseux : l'administration révolutionnaire exerçait sa mission dans un désordre inimaginable. On oubliait les uns, qui restaient incarcérés des mois entiers, on exécutait les autres quelques heures après la sentence. Les gouvernements se succédaient presque d'un jour à l'autre. Tout était incertain, chaotique, absurde. L'idéalisme révolutionnaire, trahi par les bourreaux de l'an I, se consumait dans une violence implacable.

D'une voix aiguë, un peu éraillée, le sinistre geôlier lança, esquissant le geste de fouiller l'habit du détenu :

– Rien dans les poches, tout dans la tête, mon prince... Mais vous êtes ici pour la perdre, votre tête, et plus elle sera lourde, plus elle fera de bruit, quand elle tombera.

A sa grande surprise, cet homme qu'on disait architecte du roi et en son temps favori de M<sup>me</sup> du Barry, la maîtresse de Louis XV, afficha une totale indifférence. Seuls les ducs et les princes étaient capables d'un tel mépris. Avec une feinte gravité, le geôlier montra d'un geste la paillasse :

– Votre palais, Monseigneur !

Puis, avec un ricanement :

– Quant à la compagnie... Vous aurez d'innombrables amis ; un peu remuants la nuit, certes...

Mystérieux, il se toucha l'oreille :

– Vous les entendez ?

De petits cris aigus s'élevaient de dessous la table comme s'ils répondaient à sa question. Claude Nicolas Ledoux frissonna : devant lui, un énorme rat gris s'immobilisa, la patte levée, et le regarda fixement.

– Ils sont là, sous la table, dans les trous, ils attendent que vous mouchiez la bougie et, la nuit, ils viendront flairer votre visage quand vous dormirez, avec leur petit museau puant...

Il prit alors un air de confiance joyeuse :

– Je les connais tous, je leur ai même donné des noms. Des noms d'aristocrates : Aristocroche, c'est le rat qui a une patte tordue, le noir, là-bas ; il y en a un autre qui tousse parce qu'il est malade, l'humidité lui dévore les poumons. Vous avez déjà entendu tousser un rat, vous ? C'est abject, vous verrez. Celui-là, je l'ai appelé...

Il préparait son effet, il répéta presque goulûment :

– ... Aristocrache, oui, oui, Aristocrache !

L'architecte eut une moue écœurée. Le geôlier interpréta son silence comme une marque de crainte et s'enhardit. Un petit groupe s'était formé autour de lui. Un public de choix assez étonné pour l'écouter et, croyait-il, le respecter :

– La compagnie des rats m’a appris que les hommes, quand ils ont peur, finissent par leur ressembler. Les rats, les hommes, c’est tout comme, ça trotte menu, ça passe son temps à se sauver. Ça s’attrape aussi dans de petites cages avec du fromage dedans. Et crac, on leur tord le cou quand on n’aime plus leurs petites mines affectées, leurs poudres et leurs dentelles... Tout courtisan peut devenir un rat, notre chère Révolution l’a compris !

Cette fois l’architecte sortit de sa réserve :

– Et vous comptez que je vais devenir un rat ?

Le geôlier pratiquait en maître l’ironie et cette forme de sadisme qui consiste à rire des pires cruautés. Il savait épier, sans en avoir l’air, l’effet produit par ses sarcasmes. Il triompha :

– Mais parfaitement ! Vous verrez, quand les jours vont passer, ce qu’un homme de haute condition comme vous peut devenir, sans eau pour se laver, sans fard, avec des habits sales, abruti par la poussière et la crasse. Vous deviendrez à votre tour un...

Avant de finir sa phrase il se trémoussa et hurla de rire, un rire insensé qui marquait un commencement de folie. Comme s’il s’agissait d’une révélation, il lâcha en faisant cliqueter son trousseau de clés :

– ... Un ? Un ? ... un aristocrasse !

Le groupe des curieux recula, effrayé. Sans doute encouragé par la répugnance qu’il inspirait, le geôlier poursuivit son sinistre discours :

– Vous ne serez plus présentable ni pour la cour, ni pour la rue ! En revanche la Veuve-à-tout-le-monde, la petite amie de notre cher abbé Guillotin ne s’encombrera pas de ces détails : jeune, vieux, sale, laid, rien ne lui fait, elle a grand cœur, elle raccourcit généreusement tout ce qu’on lui apporte !

Il se mit à tourner autour de l’architecte. Un rictus défigurait son visage :

– Vous avez peur, citoyen ? D’ici, vous entendrez le bruit qu’elle fait quand la lame glisse, et le cri de la foule quand la tête tombe dans la sciure. Dire que vous n’êtes même pas noble ! Le

comte Ledoux, cela sonnerait bien, en effet ! Il paraît que vous alliez devenir comte, monseigneur !

Il ouvrit les bras, feignant l'admiration :

– Et vous êtes devenu un suspect assez convenable pour que notre bien-aimé accusateur public vous invite à son « festin de justice » !

Ledoux s'étonna : comment ce bougre avait-il été mis au courant ?

Quelques années avant la Révolution, il croyait avoir obtenu le meilleur de la vie : considération, fortune, bonheur. Lui restait à ajouter à sa condition de favori la marque d'une noblesse qui, malgré quelques affaires délicates, l'avait jusque-là comblé. Il faut dire que ses talents d'homme de cour avaient beaucoup contribué à sa réussite ; l'un de ses contemporains avait écrit de lui : « Doué d'un extérieur agréable et d'un esprit fin, il avait des manières aisées et ce ton d'assurance qui séduisent et inspirent confiance ; il fut bientôt répandu dans le monde d'une manière avantageuse. Il était affable et prévenant et savait allier les plaisirs avec les affaires. »

Se voir élevé au rang de comte aurait été une consécration légitime. Le but normal d'une existence de courtisan prestigieux, peut-être. A moins que d'autres désirs, plus secrets, plus étranges aussi, n'aient sollicité son universelle ambition.

Pressentant quelque commérage de la *Gazette Révolutionnaire*, il lança sèchement :

– Qui vous a informé ?

Coquettement, un peu flatté d'avoir intrigué ce prisonnier avec lequel il jouait au jeu pervers de l'intimidation et du sarcasme, le geôlier s'écria :

– Je suis de tous les procès et je connais tous les coupables ! C'est la fête des pauvres, les procès !

– Ça te venge de tout ce que la vie t'a refusé.

Sur quoi, baissant la tête avec un air de fausse humilité, la voix et le ton gluant d'une soumission affectée, le geôlier se risqua à ironiser :

– Vous n’aimez pas la populace, citoyen, mais il se trouve que la populace vous aime et que son tribunal, pour vous racheter de vos fautes, vous garde sous bonne garde, au frais, dans son palais de la Force.

Son visage anguleux s’assombrit soudain ; l’homme devenait sincère, donc dangereux :

– J’aime mon métier, je ne l’échangerais contre aucun autre.

A notre grande surprise – la scène nous inquiétait et nous fascinait – Ledoux s’esclaffa :

– ... sauf celui de bourreau, peut-être ? « Monsieur de Paris », c’est presque la noblesse !

Et le geôlier de lui rétorquer, facétieux :

– Je vois bien que vous cherchez à me tenter, Monseigneur, à me détourner du droit chemin de geôlier... Vous êtes un coquin, Monseigneur !

Puis, après un silence :

– Pour vous complaire, et parce que je vous trouve sympathique, j’assisterai moi-même à votre exécution. J’aimerais vous voir... après, voir ce qu’il adviendra de votre belle figure...

Ledoux enfin perdit patience et, contre toute prudence, lui demanda de vider les lieux.

\*\*\*

Après de brefs saluts nous nous éloignâmes, laissant Claude Nicolas Ledoux seul. Ce 19 nivôse an II (8 janvier 1794) était pâle et mouillé. Les neiges fondaient. Une brume évasive traînait sur les toits de Paris. D’une lucarne dont le demi-cercle affleurerait le trottoir se devinait la rue encombrée de tumulte et de cris. S’en détachait un rai de lumière poussiéreuse, seul lien entre le monde et la prison où pêle-mêle les condamnés attendaient leur exécution.

Il s’assit et s’accouda à la petite table. Premier jour de son incarcération. Chercher refuge contre l’adversité. Il haleta : surmonter sa peur, refuser le désespoir d’une fin imminente. Pour

demain peut-être, ou un peu plus tard. De son passé ne restaient dans sa mémoire que les édifices auxquels il avait consacré des jours et des nuits, le plus souvent même des années.

Un goût d'inachèvement, presque d'insuffisance envahit son esprit. Privé de sa table à dessin, privé de projet, privé de tout, ne lui restaient que des mots... et une envie soudaine de révéler à tous le sens qu'il avait attaché à ses constructions les plus importantes. «C'est trop tard sans doute», se dit-il avec dépit. Pourtant, il restait tant à dire. L'idée «d'architecture parlante», qui défrayait la chronique des architectes du temps, il avait voulu la pousser très loin. Jusqu'à l'outrance.

Certes chaque édifice, par sa forme, montrait à quelle fonction précise il se destinait, pour que les gens qui ne savaient pas lire puissent en comprendre d'emblée l'utilité. Mais il voulait plus, beaucoup plus : donner aux édifices la force ambiguë des mots, les revêtir d'un sens que seule l'intuition d'hommes avisés ou initiés pourrait deviner. Et plus encore, un rêve sublime l'habitait, leur donner la mission sacrée de transformer les hommes, de les élever au plus haut d'eux-mêmes.

Il sortit de son maigre bagage une large feuille de papier, une petite bouteille d'encre et une plume. Le portail de la Saline d'Arc-et-Senans l'obsédait : un portail gigantesque, avec des colonnes colossales qui en marquaient l'entrée. Une entrée d'usine qui ressemblait à celle d'un palais, ou d'un temple. Vue à quelque distance, dans l'axe du demi-cercle formé par les bâtiments de l'usine, cette porte monumentale formait un cadre magnifique pour le palais du directeur, situé tout au fond.

Il ferma les yeux puis, d'un trait rageur, lança sur le papier une phrase fulgurante : «Malheur à celui qui ne verrait que matériellement ce qu'on lui fait voir ; il aura été peu favorisé par la lumière, s'il ne voit au-delà.» Tout dire. Si on lui en laissait le temps... Oublier le lieu où il était, quitter, sur les ailes du souvenir, l'abjection des bourreaux et la douleur des victimes. Etre un fantôme libéré des pesanteurs du monde et hanter les couloirs de ses rêves non construits, traverser sa ville imaginaire, que

Turgot avait poliment refusé de faire construire, donner aux murs les formes de sa pensée et les vertus d'une sorte de conscience.

Il jeta sur la feuille jaunie du papier à demi-froissé une deuxième phrase: «Faire respirer les murs.» Ecrire, sans attendre, écrire comme s'élève une cathédrale, écrire pour revivre et expliquer l'inexplicable, écrire une pensée élevée entre lui et cette prison: écriture-passion, écriture-flamboyance, libérée des contraintes de la bienséance et surtout des modes, «ces remparts à l'ombre desquels les médiocres abritent leur nullité».

Rien ne serait plus comme avant. Il leva la main. Une fureur démiurgique déferla. Oublié de tous, il ferait de cet oubli et de cette prison le lieu d'une absolue liberté.



## Chapitre 2

Le géôlier revint quelques heures plus tard, portant difficilement une grosse barrique de soupe, suivi de Délia, sa femme, qui distribua les écuelles. Nous nous pressâmes autour du maigre brouet qui nous servait de repas. Certains d'entre nous glissaient la pièce au géôlier qui, quelques instants plus tard, leur livrait un paquet de nourriture soigneusement ficelé.

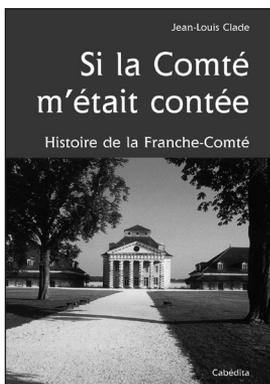
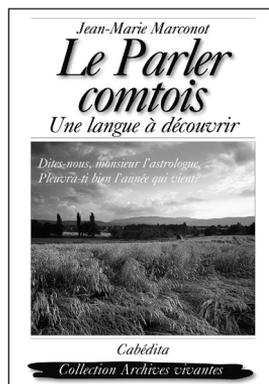
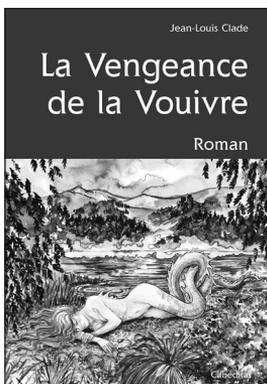
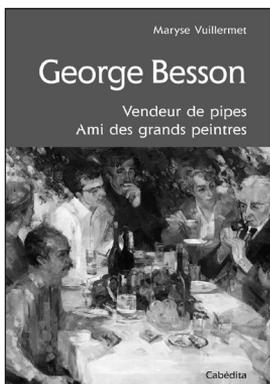
Ledoux était resté immobile, assis à sa petite table. Rêvant et évoquant sa vie passée : « Qu'en reste-t-il ? » La cendre des souvenirs. « Tout vous sourit, on est comblé d'honneurs, riche d'argent, d'amour, de luttes aussi, oui, de ces luttes vigoureuses qui forgent une destinée. » D'un coup, tout s'écroule : « Le roi a eu peur ! Pauvre roi, terrifié par l'opinion, qui ne savait plus à quel saint se vouer. Il a fait ce que font tous les rois dans ces cas-là, il m'a sacrifié. *Disgracié*, comme on dit. Pourtant, Dieu sait que j'ai agi en toute conscience. »

Il eut un geste brusque qui fit sursauter Délia : elle lui tendait son écuelle. Au grand étonnement de la jeune femme, il poursuivait à voix haute son monologue :

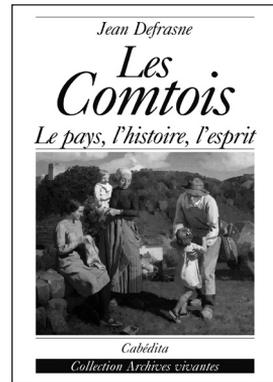
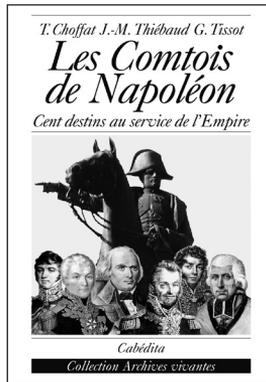
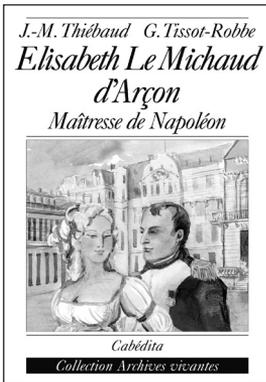
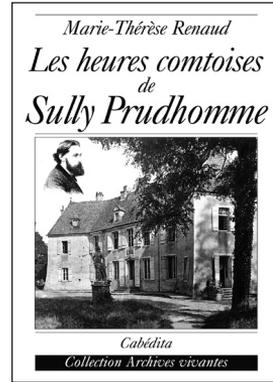
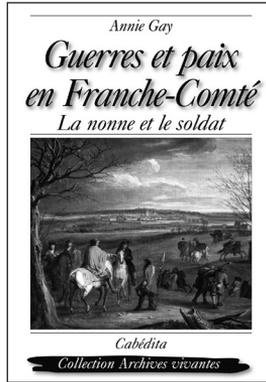
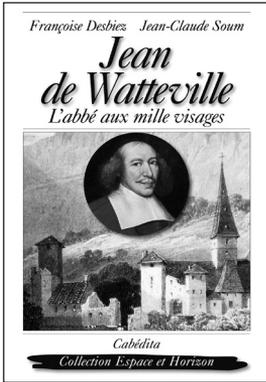
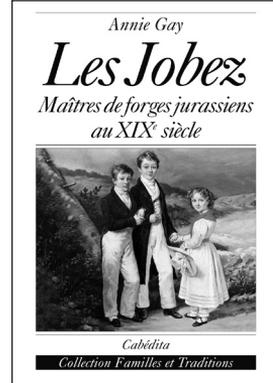
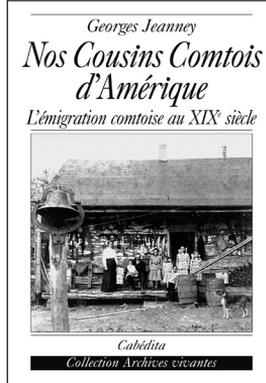
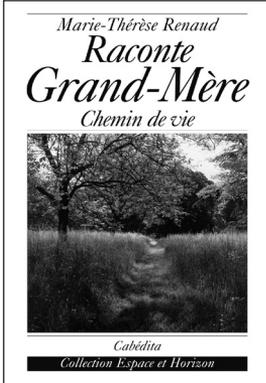
– Ces « propylées », ces bureaux d'octroi que j'ai construits autour de Paris, c'était pour dissuader la fraude, c'était pour montrer, par l'architecture, comment faire respecter les lois et les faire bien mieux respecter qu'avec tous les règlements de police.

Soixante des soixante-cinq édifices prévus avaient été construits, répartis le long du mur de 24 km avec lequel la Ferme Générale avait enclos Paris. Après avoir eu un rôle militaire au Moyen Âge, devenue décorative par la construction de quelques arcs de triomphe sous Louis XIV, cette enceinte était devenue fiscale et douanière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ledoux avait remplacé les simples baraquements de bois par des édifices architectu-

Même éditeur



Même éditeur



*Achévé d'imprimer  
le quinze octobre deux mille treize  
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

*Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique*

*Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux*

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE  
Editions Cabédita  
Route des Montagnes 13  
CH-1145 Bière

INTERNET  
[www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

FRANCE  
Editions Cabédita  
BP 9  
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse